

Le site qui sert de cadre aux randonnées du 14 janvier a été le théâtre des premiers engagements de la Bataille de la Marne, du 5 au 9 septembre 1914. Il permet d'avoir une lecture du paysage : les trois collines parcourues par les randonnées du matin (Monthyon et Montgéné-en-Goële) et de l'après-midi (Penchard) étaient occupées par les Allemands. De ces collines la vue s'étend jusqu'à l'horizon sur la plaine dégagée que les troupes françaises ont traversée d'ouest en est.

On aperçoit notamment avec des jumelles, près de Villeroy, la Grande Tombe, à la fois cimetière et monument de commémoration, où le poète Charles Péguy est inhumé aux côtés des autres militaires tombés avec lui. Une centaine de mètres à l'ouest, un panneau indique le lieu où il a été tué le 5 septembre 1914.

Le ru de Rutel, petit ruisseau à l'entrée du village de Chauconin-Neufmontiers, offrait aux Français un abri de fortune sous le feu ennemi. L'église a été transformée en hôpital de campagne. Ses murs conservent des écrits de soldats français blessés.

Celles et ceux qui souhaitent un récit plus complet trouveront ci-dessous, à la suite d'une présentation générale des documents plus longs.

Présentation générale : la bataille de la Marne et la bataille de l'Ourcq

Le 5 septembre 1914 les armées françaises sont en retraite depuis le 23 août, après la défaite de Charleroi. L'armée allemande qui s'est le plus avancé à l'ouest approche et occupe de nombreux villages : Chambry, Barcy, Chauconin-Neufmontiers, Monthyon et Varreddes. Cette armée devait marcher sur Paris mais elle incurve son mouvement pour couper l'armée française de Paris et de ses voies d'approvisionnement. Cette manœuvre lui fait présenter le flanc à la 6^e armée française, alors sous les ordres du gouverneur militaire de Paris, le général Gallieni. Le 4, prenant ainsi l'initiative d'engager la bataille, Gallieni donne ordre à la 6^e armée de se redéployer au nord-est de Paris et de marcher vers l'est entre l'Ourcq et la Marne. Les 5 et 6 septembre 1914 les régiments de réserve d'Ile-de-France et de Seine-et-Marne se battent, sur leur propre territoire, aux côtés des régiments de l'armée d'Afrique, notamment du Maroc. Deux éléments sont les premiers à attaquer le 5 septembre, premier jour du combat : la Brigade Marocaine et le 276^{ème} régiment d'infanterie.

Au cours de cet après-midi de combats, il y a eu de part et d'autre des deux armées des actions d'attaque, de repli, et de contre-attaque.

Entre le 5 et le 9 septembre 1914, c'est la « bataille de l'Ourcq », un combat déterminant que livrent français et anglais sur les bords de la Marne et de l'Ourcq. Sur l'ensemble du front, la bataille est générale et dure jusqu'au 13 septembre.

Cette « Victoire de la Marne » sauve la capitale et fait replier les allemands au-delà de la Somme. Le front se stabilise en une guerre de tranchée qui va durer encore quatre ans.

Ainsi, le 5 septembre, la brigade marocaine attaque l'armée allemande qui occupe le Bois du Télégraphe, une hauteur entre Chauconin-Neufmontiers et Penchard. Dix-neuf officiers sont tués et la brigade marocaine, éprouvée (1150 hommes blessés ou tués), se replie. Cette retraite peut se faire, selon le document de la mairie de Chauconin-Neufmontiers, « grâce au sacrifice » de la 19^{ème} compagnie du 276^{ème} régiment d'infanterie, où Charles Péguy était lieutenant.

Le cheminement du régiment de Charles Péguy le 5 septembre 1914 ; La mort de Charles Péguy

Tiré de BLOND Georges, « La Marne », Le club français du livre, Les Presses de la Cité (existe aussi en Livre de Poche)

La bataille du 5 septembre

Les maisons des villages éclataient sous les obus. Lorsqu'elles s'ouvraient, on voyait jaillir les flammes et la fumée; le canon tonnait sans cesse du côté allemand et du côté français.

Les hommes se ruaient à l'assaut en haletant [...] les morts déjà gisaient par douzaines sur les chaumes et dans les champs de betteraves, dans les fossés au bord des routes. Des blessés adossés aux rondes meules de blé, en plein soleil, criaient vainement vers les assaillants qui passaient en courant. Des cadavres et des blessés gisaient aussi au milieu de mares de sang dans les rues d'Iverny et de Penchard.

Dans les jardins de Penchard, on s'égorgeait. Les chasseurs jaunes enturbannés de la brigade marocaine se glissaient [...] dans les vergers, derrière les maisons. En les voyant s'élan- cer à la baïonnette à neuf cents mètres, en terrain découvert, les Allemands du IV^{ème} corps avaient d'abord été suffoqués au point d'oublier pendant plusieurs secondes d'ouvrir le feu avec leurs mitrailleuses. Les survivants de la charge se battaient à la baïonnette et au coutelas, [...].

La brigade marocaine du général Ditte combattait avec le 5^{ème} groupe de divisions de ré- serve du général Lamaze, 6^e Armée. [...] Sous le soleil [...], leurs uniformes kaki semblaient briller. La musique aigre exotique de leur *nouba* ne cessait pas pendant cette tuerie ponctuée de commandements brefs et de cris rauques incompréhensibles; [...].

Juste à gauche des Marocains, le 276^e, en tête de la 55^e division de réserve, arrivait, à la li- sière de Villeroy, devant un glacis balayé d'un feu mortel et qu'il allait pourtant falloir fran- chir. La 56^e division était engagée plus au nord, du côté de Saint-Soupplets. Des hauteurs de Penchard, les officiers allemands voyaient les lignes d'assaillants français s'avancer l'une der- rière l'autre sous le feu des canons. Sans cesse, de côté et d'autre de nouveaux bataillons se jetaient dans l'action.

On n'était pas au 6 septembre, date retenue par le haut commandement français pour le dé- but de la bataille, mais au 5. [...] La bataille avait échappé aux calculs et aux ordres. La 6^e Armée devait porter le premier coup, contre le flanc de von Kluck. Afin qu'elle soit prête à franchir l'Ourcq le 5 au soir ou le 6 au matin, Galliéni avait demandé à Maunoury de la mettre en mouvement le 5 au matin. Cette armée venant de l'ouest avait tout simplement rencontré le IV^e corps allemand descendant du nord au sud.

Le cheminement du 276^{ème} Régiment d'infanterie le 5 septembre

Le 276^e d'infanterie avait quitté Vémars à 7 heures du matin, marchant vers l'est avec tout le groupe Lamaze. Les hommes disaient: « Aujourd'hui, ça va mieux! » Ils étaient contents de ne plus battre en retraite, de se porter, au contraire, vers l'ennemi. « Nous savions que nous défendions Paris, nos familles. » A dix heures, à Thieux, les deux divisions (55^e et 56^e) et la brigade marocaine avaient défilé devant le général Lamaze. Non loin de là, dans un champ, avaient été dressées les antennes du poste divisionnaire de T.S.F.

C'était maintenant toujours le même régime de nuits très fraîches et de journées torrides. A Nantouillet, le 276^e avait eu droit à une pause de dix minutes. Les hommes, pour s'étendre, cherchaient l'ombre rare, au bord des maisons. Assis sur une pierre en plein soleil [...] un of- ficier à barbe blonde et à binocle relisait une lettre des siens reçue la veille; c'était le lieute- nant Charles Péguy. A la fin de la pause, il dit à ses hommes :

- On fera la soupe à Villeroy.

Maintenant, on savait quand on mangerait et quand on boirait, sécurité à peine croyable. Cela aussi contribuait à remonter le moral.

Cheminement du 276^{ème}



Le bataillon atteignit à midi juste un petit sentier bordé d'arbustes, près de la ferme de la Trace. En face, le village de Villeroy, on allait y arriver. C'est à ce moment-là que le premier obus allemand tomba. On entendit le ronronnement annonciateur, assez long, s'amplifiant, puis l'éclatement. Des soldats crièrent :

- Ils nous servent l'apéritif !

Mais les lazzis aussitôt rentrèrent dans les gorges. Le second obus venait de tomber sur des caissons de 75 du bataillon, abrités derrière une rangée de peupliers. L'explosion fit voltiger des morceaux de cadavres en bleu foncé, des chevaux déchiquetés.

- En formation de combat!
Lignes de section par quatre.

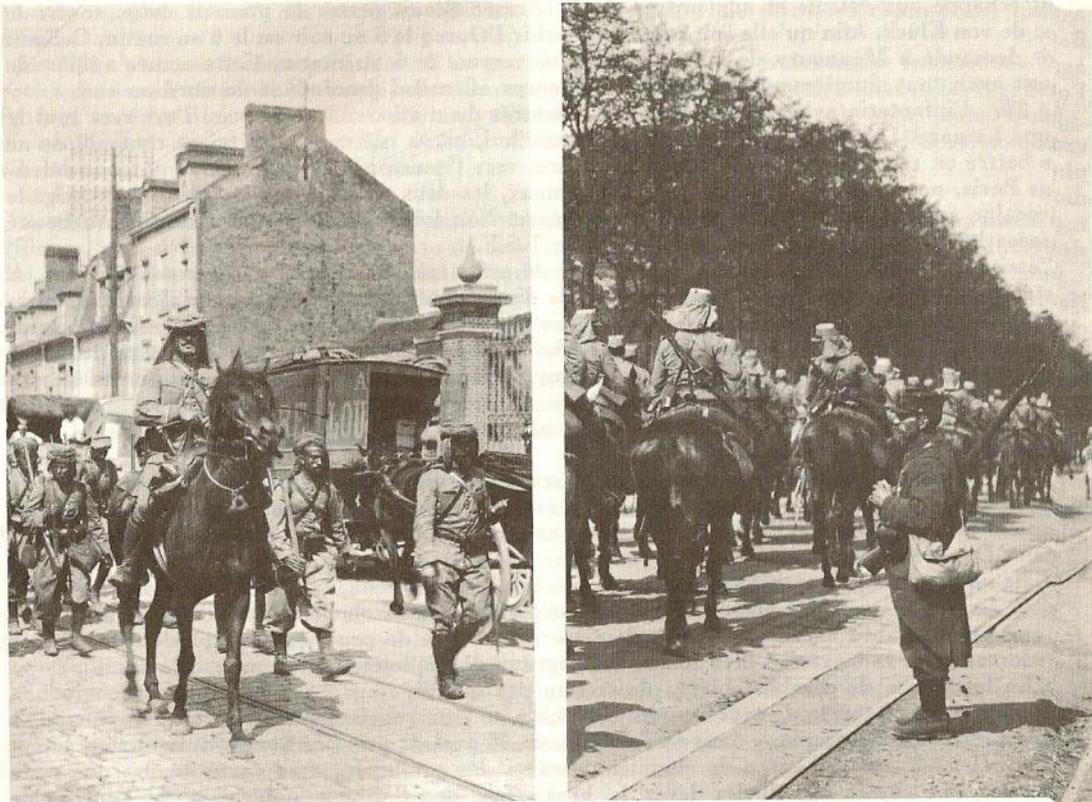


La mort de Charles Péguy

La plus grande bataille de tous les temps jusqu'à ce jour venait de commencer. Les obus allemands continuaient à tomber, mais les batteries de 75 avaient pris position et tiraient sans interruption. Des servants en corps de chemise passaient les projectiles avec dextérité, les pointeurs pointaient, on voyait un officier lever le bras. Déjà des flammes s'élevaient de l'entrée de Monthyon, d'où tiraient des batteries allemandes. [...].

Le 276^e s'avavançait lentement à travers de grands champs d'avoine fraîchement moissonnés. Les bottes parsemaient encore le champ, alignées comme des soldats, elles aussi, à intervalles réguliers. Parfois, un éclat d'obus en enflammait une, elle brûlait vite, dans une grande lueur jaune. Quand un ronflement annonçait une volée d'obus, on entendait la voix du lieutenant Péguy, toujours vibrante, cordiale et militaire à la fois:

- Couchez-vous, en carapace!



Détachement de tirailleurs marocains.

Les hommes s'aplatissaient, se couvrant la tête de leur sac. La compagnie s'arrêta à la lisière de Villeroy, près d'un puits, dans une sorte de chemin creux. De là on entendait la violente fusillade des Allemands en train de se défendre, à Penchard et à Neufmontiers, contre la brigade marocaine. A Penchard les tabors [...] atteignaient les canons allemands, fusillant et embrochant les servants, mais soudain leurs gestes s'arrêtèrent, on les vit tomber, tués sur leurs victimes : une contre-attaque de flanc sauvait les batteries allemandes. Les assaillants visaient surtout les officiers. Succombant sous le nombre, privés de chefs, les tabors refluèrent. [...].

Sur le glacis devant le 276^e, les balles et les shrapnells formaient une sorte de nappe de feu et d'acier.

- Dix-neuvième compagnie, en tirailleurs. En avant!

Direction: les hauteurs de Monthyon. A droite de la ligne de tirailleurs, le capitaine Guérin et le lieutenant Péguy marchaient côte à côte, revolver au poing.

- Les Marocains sont devant nous, défense de tirer sans ordre, faites circuler!

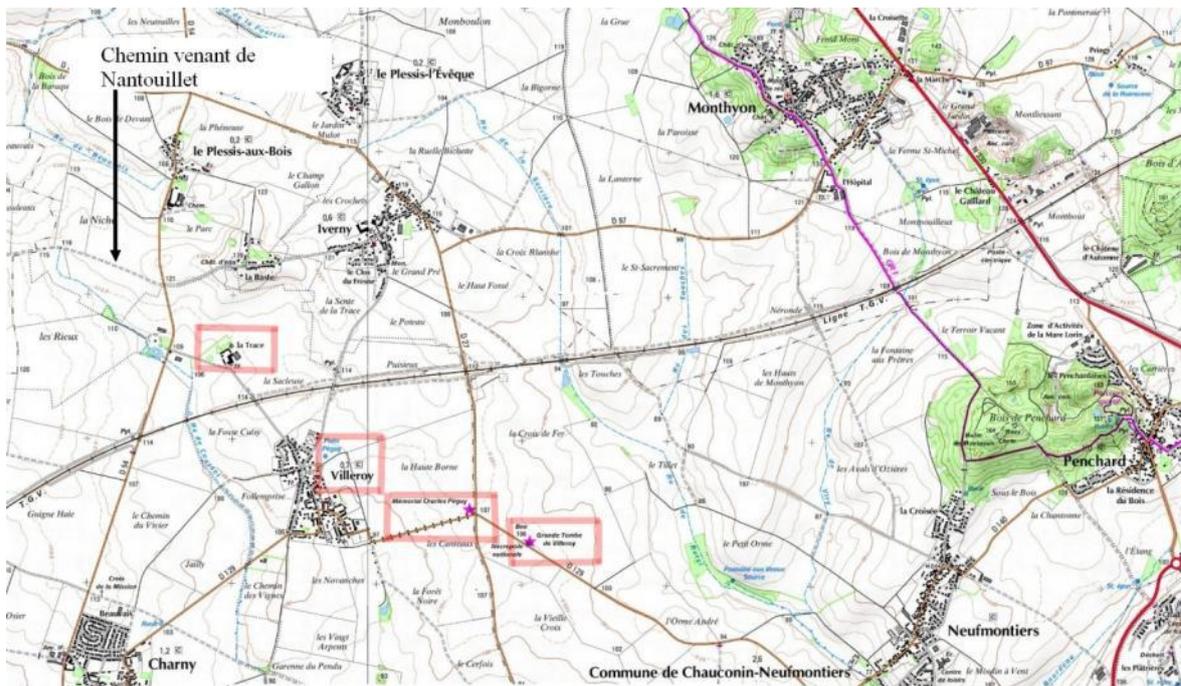
- Couchez-vous! commanda Péguy. Feu à volonté!

Heureusement, les obus tombaient moins nombreux. Les batteries allemandes devaient déjà en avoir pris un bon coup. Mais comme on atteignait une crête, le bourdonnement des balles devint plus fort.

- Veillez à l'alignement! cria le lieutenant Péguy.

Encore un champ d'avoines, mais celles-ci n'étaient pas fauchées. Il était cinq heures, le soleil oblique tapait sur les nuques, le sac pesait un poids monstrueux. Les avoines longues et couchées étaient traîtresses comme des lianes. Personne n'était encore tombé, mais les hommes à jeun depuis le matin, marchant au-devant du danger, sentaient une amertume dans la bouche. La transpiration leur coulait dans les yeux à travers les sourcils.

- A gauche, direction la route! Derrière le talus, halte!



Enfin. « Enfin, plus ces saloperies d'avoines! » pensait-on d'abord. Puis, plus ou moins clairement: « Encore un instant de vie. » [...] Mais les balles sifflaient au ras des têtes.

- Hausse, cinq cents mètres. Feu à volonté!

[...]. On apercevait tout juste les Allemands bien défilés derrière des arbustes, le long d'un ruisseau, presque invisibles dans leurs uniformes couleur de terre. Le lieutenant Péguy allait et venait derrière la ligne des tireurs, courant de l'un à l'autre, toujours zélé, conseiller comme au champ de tir. Debout, bien entendu, les deux tiers du corps à découvert.

- Attention, mon lieutenant, ça siffle!

Le lieutenant s'appuyait un instant sur un rouleau agricole laissé là, mais c'était plutôt pour reprendre souffle. Maintenant, on voyait par instants, entre les arbres, des Allemands qui quittaient leurs positions et escaladaient la côte en vitesse.

- Ils reculent! Ils reculent!

Les hommes soudain oubliaient le bourdonnement des balles. Ils virent le capitaine Guérin adresser un signe au lieutenant Péguy. Celui-ci brandit son revolver :

- En avant!

Déjà, il avait escaladé le talus. Les hommes le suivaient, l'arme à la main, courbés en deux. [...]

Le capitaine Guérin clopinait toujours, un peu en arrière, à cause de sa blessure marocaine. Il clopina trois pas, on le vit tomber, juste à côté d'un gros arbre. Tué raide.

- En avant!

Le terrain descendait, mais il paraissait immense, à cause du danger. La compagnie court deux cents mètres, s'arrêta; un nouveau bond de deux cents mètres. Tous ces mouvements étaient prévus dans le *Manuel du gradé d'infanterie*. Mais nulle part n'était dit avec éloquence, avec le lyrisme qui eût convenu, quelles cibles étaient, sur le terrain déclinant, dans la grande lumière du jour d'été, oui quelles cibles merveilleuses étaient, dans ces conditions, les uniformes des fantassins français, capote bleue, pantalon rouge garance. Les moins peureux, sur cette pente immense face au ciel, se sentaient poussés sous l'œil d'un rapace.

- Couchez-vous ! commanda Péguy. Feu à volonté !

Feu à volonté et il restait cent cinquante cartouches par homme. Il fallait descendre toute la pente, remonter. Qui atteindrait vivant les hauteurs d'en face? Le lieutenant Péguy restait debout, jumelles aux yeux, dirigeant le tir.

Un peu à gauche, le lieutenant de la Cornillière commandait, lui aussi, le feu de son peloton ; debout, bien entendu, levant et abaissant ses jumelles, lui aussi - mais ganté. Toujours ganté, la Cornillière, un peu crâneur. Tous les hommes de la dix-neuvième entendirent distinctement son dernier commandement :

- A cinq cents mètres, feu à vo ...

La mort venait de lui couper grossièrement la parole et maintenant il gisait comme n'importe quel cadavre ; mais ganté. Son adjudant, un nommé Legrand, n'en revenait pas. Il se leva, fit deux pas. Foudroyé, une balle dans la tête.

Le lieutenant Péguy demeurait seul debout.

- Tirez! Tirez! criait-il à ses hommes.

Les fantassins de la 19^{ème} compagnie [...] tiraient comme des enragés, puis le désir d'un abri devenait intolérable : posant leur fusil, ils se mettaient à creuser la terre, à toute vitesse, de leurs deux mains nues, dans un effort essoufflé dérisoire.

Maintenant les morts et les blessés ne manquaient pas. Les morts, passe encore, mais des blessés gémissaient ou criaient atrocement. Les shrapnells éclataient à deux mètres du sol, et bien des hommes avaient perdu ou jeté leur sac, ultime protection.

- Mon lieutenant, je n'ai plus de sac!

- Moi non plus! Mon lieutenant, nous allons tous y passer!

« Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,

Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre. (...)

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,

Couchés dessus le sol à la face de Dieu (...)

Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés »

Les maisons paternelles ne sont pas lointaines pour ces Parisiens, pour ces Briards « du Crécy et du Voulangis » qui composent la 19^{ème} compagnie. La moitié de ces hommes meurent ou vont mourir au milieu de leur nature natale, quelques-uns sur des champs par eux labourés, ou au seuil de leur jardin. Cependant le lieutenant Péguy follement dressé en face des balles et des éclats ne pense sans doute pas, à cet instant, à ces vers prophétiques. Il est infiniment probable que Charles Péguy le parfait officier de réserve, au sommet de sa vocation troisième - socialiste, chrétien, officier - tout simplement pense qu'il doit rester debout [...]

- Nous n'avons plus de sac, mon lieutenant! Nous allons tous y passer!

- Ça ne fait rien, je n'en ai pas non plus. Tirez toujours!

Tirez toujours sont ses derniers mots. Une balle en plein front, Péguy « tombe sur le côté dans une plainte sourde »,

Péguy est mort, le capitaine Guérin est mort, le lieutenant de la Cornillière est mort, et tant d'autres, maintenant taches bleues et rouges sur les feuilles vertes et sur les chaumes [...] « Officier d'une grande valeur morale. A fait preuve du plus grand courage dans des circonstances très critiques. A été tué à la tête de sa troupe qu'il conduisait à l'attaque. » La bataille continuait sur le front de la 6e Armée.

Reproduction du dépliant de la mairie de Chauconin-Neufmontiers (randos de l'après-midi)

Ces reproductions sont disponibles en format jpeg pour les personnes qui souhaitent les imprimer à une taille lisible. Pour les lire ici en format grossi : Ctrl + mollette de la souris vers l'avant

Les huit étapes du parcours

Durée approximative : 3h - Départ-arrivée : Mairie de Chauconin-Neufmontiers
Carte I.G.N. : série bleue 2513 OT
Audioguide à télécharger sur le site de la commune : www.chauconin-neufmontiers.fr

Le point de départ de la randonnée, **repère 1**, se situe à gauche de l'entrée de la mairie. Traverser la place pour se rendre devant l'église, **repère 2**. Prendre à gauche l'allée des Tilleuls, puis à 50 mètres, premier chemin à gauche jusqu'à l'intérieur du cimetière, **repère 3**. Revenir allée des Tilleuls et prendre à gauche sur le chemin rural de l'Église, jusqu'au **repère 4**. Continuer le chemin et prendre à droite à la prochaine intersection, longer le ru de Viry. Arrivé à l'ancienne route d'Ivry à Neufmontiers, prendre à droite jusqu'au **repère 5**. Continuer en direction du village, au premier croisement prendre à gauche et remonter la rue Georges Frisez. Après 200 mètres, prendre à gauche la sente de la Loge et continuer sur le chemin en longeant la lisière de l'Espace Naturel Sensible, **repère 6**. Continuer sur 100m, tourner à droite et monter dans le bois...

500 mètres

Bois du télégraphe

Penchard

Montheyon

Villeroi

1 Mairie

2 Eglise

3 Tombes Militaires

4 L'assaut

5 Cimetière Militaire

6 Positions allemandes

7 Stèle Hugot-Derville

8 Bilan de la bataille

...Prendre à gauche après 200 mètres. Arrivé au chemin rural dit ancien chemin de Sentis à Meaux, prendre à droite, monter puis descendre tout droit sur 500 mètres en laissant de côté la prochaine intersection. Descendre à droite le petit sentier jusqu'au monument Hugot-Derville, **repère 7**. Revenir en arrière et remonter le GR sur 150 mètres. Prendre à gauche chemin rural des Soucis. A l'intersection prendre à gauche et descendre jusqu'au **repère 8**. Retour à la mairie tout droit par la rue Georges Frisez puis la Grande Rue.

Chauconin-Neufmontiers - Boucle de randonnée historique

GUERRE 14-18

Sur les pas de la Brigade Marocaine

le 5 septembre 1914

Randonnée historique de 7 km à travers champs et bois en 8 étapes clés qui retracent la journée du 5 septembre 1914.

La Brigade Marocaine a combattu aux côtés des troupes Françaises lors de la Bataille de la Marne de septembre 1914. Pour son premier combat et au prix de nombreuses victimes, elle fut contrainte à un repli. Mais la Brigade Marocaine contribua cependant par son courage à briser l'avancée de l'ennemi sur Paris.

HCC
Le village fort de sa nature

Association Musée 14-18 VILLEROI

1 Mairie

Vous êtes devant l'actuelle mairie de Chauconin-Neufmontiers qui était en 1914 le logis principal de la ferme de M. Proffit. Les soldats allemands du 82^{ème} Régiment d'Infanterie de Réserve, venant de Chauconin, atteignent ce point ultime de leur avancée dans l'après-midi du 5 septembre. A l'exception de cette bâtisse, la ferme fut incendiée par les troupes allemandes, sortit subit par beaucoup de corps de fermes alentours.

2 Eglise

Construite en 1857, l'église de Neufmontiers servit d'infirmerie du 5 au 13 septembre 1914. Elle accueillit les soldats allemands puis français et marocains blessés au cours de la bataille et des jours suivants. Initialement occupée par les troupes allemandes le 5 septembre, ce lieu fut repris le 6 septembre par les troupes françaises et marocaines au prix de lourdes pertes. Les Allemands laissent l'ambulance (hôpital mobile) dans

3 Tombes militaires

A droite de l'entrée du cimetière, trois tombes militaires témoignent des combats de septembre 1914. De gauche à droite, sont réunies les sépultures du Lieutenant Emile Maurice Gabriel Poyelle (29 ans), du Capitaine Jacques De Richard d'Ivry (42 ans) tous deux du 1^{er} Régiment de Chasseurs Indigènes, tués le 5 septembre à Neufmontiers ainsi que la sépulture du Capitaine du 5^{ème} Régiment d'Artillerie de la Campagne d'Afrique Georges Denis (46 ans) tué le 9 septembre. Le 1^{er} Régiment de Chasseurs Indigènes, constitué de 2622 hommes de troupe, 63 officiers, 50 chevaux, 70 voitures à cheval et 172 mulets, fut formé 10 jours auparavant à Châlons-sur-Marne.

4 L'assaut du 5 sept 1914

En contrebas du chemin, postés derrière le ru de Viry, les Chasseurs Indigènes, appuyés ensuite Brigade Marocaine, se lancèrent sans couverture d'artillerie, ce 5 septembre, à l'attaque des flancs de la colline du Bois du Télégraphe. Le 5^{ème} Bataillon du Capitaine d'Ivry prit la lisière Sud du bois à la sortie de Penchard, mais dut se replier sous le feu nourri des tirs et obus de calibre 77 allemands. Le Bataillon se réfugia à Neufmontiers pour former barrage avec la 9^{ème} Compagnie pendant que les 3^{ème} et 8^{ème} Compagnies se reformaient à Villeroi. C'est pendant cet assaut que le Capitaine d'Ivry, blessé une première fois, remonta à cheval pour commander le Bataillon fut touché par une nouvelle salve mortelle.

5 Cimetière militaire

A cet endroit, ont été inhumés les corps des victimes marocaines. Les défunts ont été transférés en 1924 à l'ossuaire O du Cimetière Militaire Français de Chambry situé à quelques kilomètres de Chauconin-Neufmontiers. En 1915, pas moins de 91 tombes réparties sur le territoire de Neufmontiers regroupaient les corps de 585 soldats tombés lors des combats du 5 septembre.

6 Positions allemandes

Le début de la guerre de 1914-1918 est encore un conflit où le relief constitue un objectif stratégique. A l'instar de la colline des Eparges dans la Meuse, de la colline du Vauquois en Argonne ou de la plaine de Bouchavesnes dans la Somme, la modeste colline du Bois du Télégraphe était le promontoire briard qui donnait accès direct à Paris.

7 Stèle Hugot-Derville

Alors que le Capitaine de Régiment de Chasseurs Indigènes Guy Hugot-Derville à la tête de la 9^{ème} Compagnie réussit à pénétrer dans le bois et à graver la pente, la contre-attaque allemande stoppa nette leur progression à mi-hauteur. Le Capitaine de 33 ans blessé à la cuisse d'une première balle, est tué d'une seconde alors qu'il continuait couché à faire usage de son revolver. Selon sa volonté, il sera enterré là où la mort l'a frappé. La famille Hugot-Derville fit ériger une croix en granit de Bretagne. Une plaque fut apposée ultérieurement à la mémoire de ses jeunes frères, tous deux lieutenants, morts pour la France : Georges tué le 25 août 1914 en Lorraine, et René tué le 29 avril 1915 aux Eparges dans la Meuse.

8 Bilan de la bataille

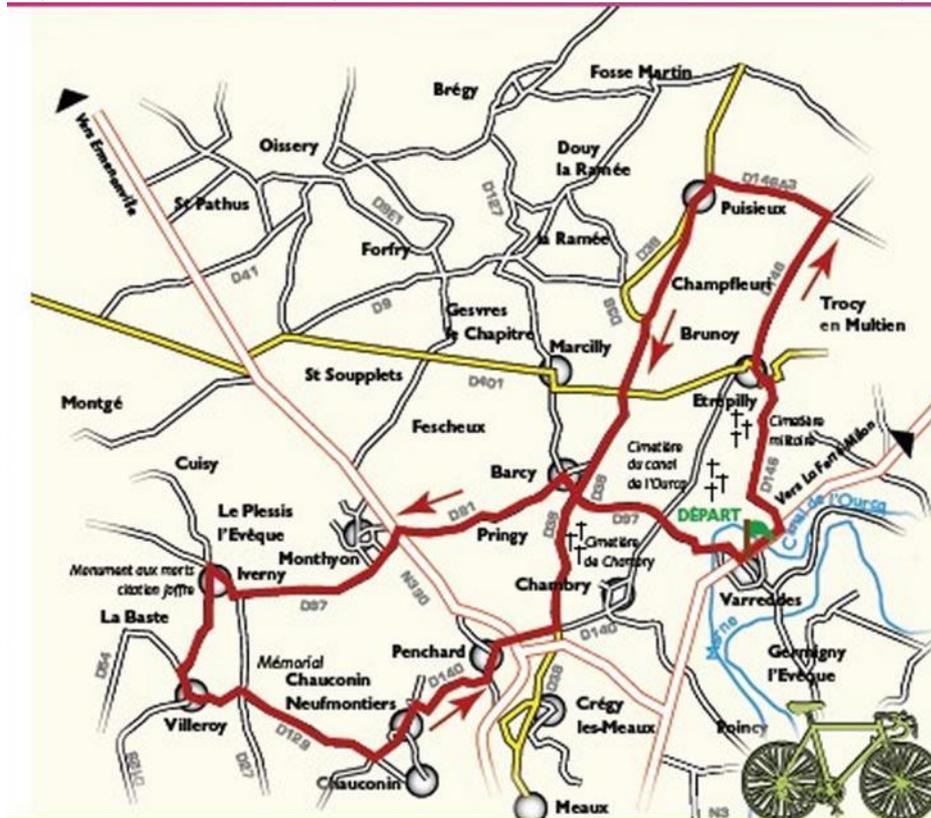
Les troupes de Chasseurs Indigènes paieront un lourd tribut lors de leur premier assaut : 19 officiers tués et 1150 hommes blessés ou tués. Le repli des troupes indigènes put se faire notamment par l'appui et le sacrifice de la 19^{ème} Compagnie du 276^{ème} Régiment d'Infanterie du Lieutenant Charles Pégyu lui-même enterré dans la Grand Tombe sur la route de Chauconin-Neufmontiers à Villeroi.

Le 6 septembre, les troupes allemandes épuisées par leurs offensives en Belgique et dans le nord de la France, furent contraintes à un repli vers l'est subissant les assauts des troupes britanniques à la hauteur de la Ferté-sous-Jouarre.

en savoir +
Le Musée 14/18 de Villeroi, recueille de nombreux vestiges matériels sur le champ de bataille. Visite gratuite aux rendez-vous au 01 80 61 03 87

Pour une promenade personnelle plus étendue dans la région :

<http://www.tourisme77.fr/pdf/brochure-circuits-tourisme/bataille-marne.pdf>



TOURISME
et DECOUVERTE à VELO

Varreddes et la Bataille de la Marne

1 Varreddes

Vous partirez de la Mairie de Varreddes, où vous ne manquerez pas de remarquer la plaque en honneur des otages civils décédés, pour remonter au nord vers le Multien.

4 Villeroi

De là, route vers Villeroi où vous découvrirez le mémorial de Charles Péguy. La stèle, face à la butte de Monthyon, vous décrira l'avancée héroïque du capitaline à la tête de son détachement, stoppé net d'une balle en plein front. Un peu plus loin, le monument en hommage à ceux qui sont tombés là.

2 Etrépilly

Première étape à Etrépilly et ses cimetières où, à l'aide des pupitres en pierre jalonnant la 1ère partie du circuit, vous suivrez les descriptions authentiques de ces combats. Une route très dégagée serpentant dans la plaine vous mènera à Puisieux où vous quitterez la D38 sur votre gauche pour monter à la ferme de Champfleury et son pupitre de pierre.

5 Barbry

Vous continuerez vers Chauconin, Penchard, passant au Monument des Quatre Routes. Puis retour vers Barbry pour faire une nouvelle étape au Monument à Notre Dame de la Marne.

3 Ivorny

De là, rejoignant la D38 pour atteindre Barbry, autre village saccagé, vous cheminerez de nouveau à travers les champs briards, pour atteindre Ivorny avec un monument revêtu d'une citation célèbre de Joffre.

6 Chambry

Peu après, visite au cimetière de Chambry, lieu de sépulture nationale, suivie d'un arrêt au cimetière allemand avec ses presque 1 000 morts.

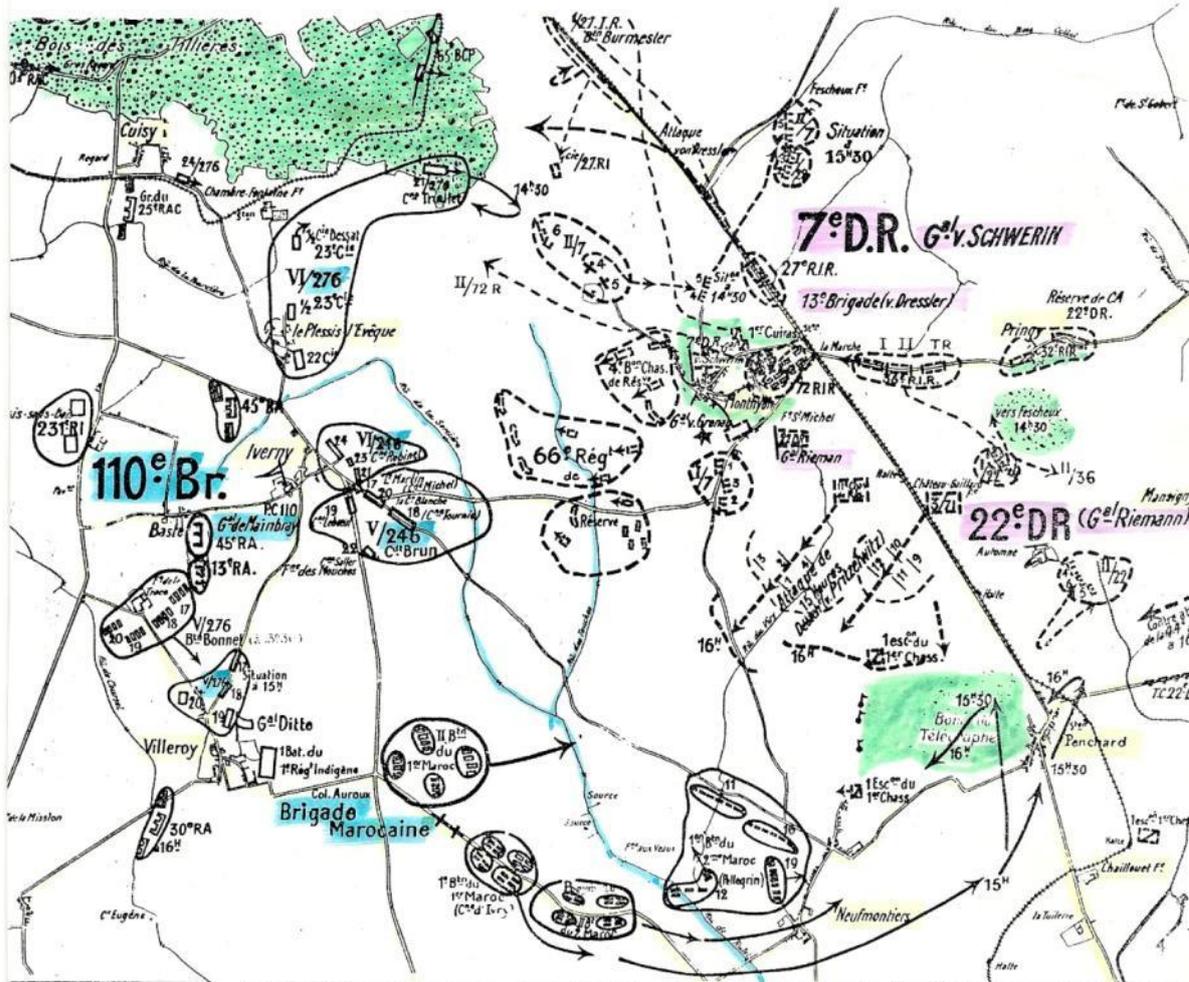
Votre périple est pratiquement terminé; une descente rapide vous fait passer sur le pont du canal de l'Ourcq. Un petit détour vous permettra d'observer la double écluse de Varreddes, lieu du retour.

Circuit et indications à l'intérieur →



Cette carte et les documents qui suivent ont été aimablement offerts par Monsieur Robert Pezant, qui organise des promenades dans la région et dont l'adresse m'a été donnée par Madame Derynck, documentaliste au Musée de la Grande Guerre de Meaux.

SAMEDI 5 SEPTEMBRE 1914

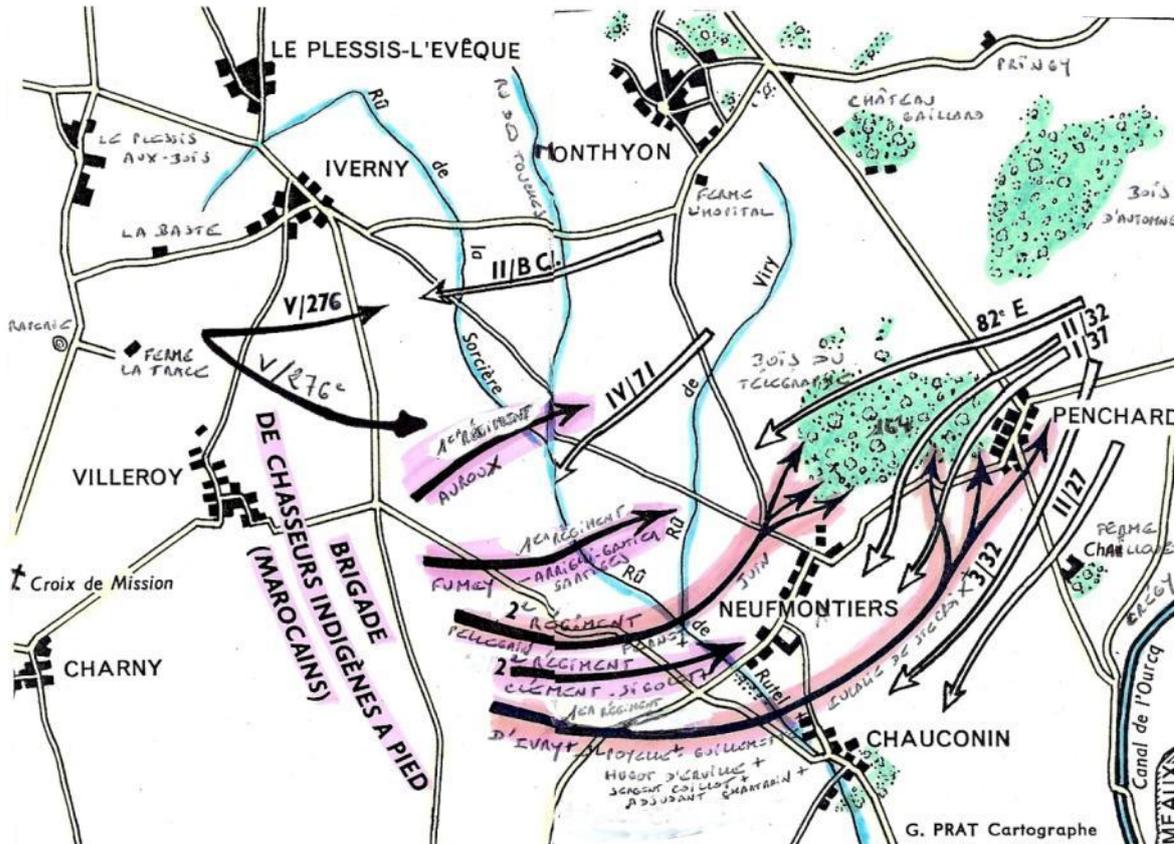


13^h00 - 16^h00

CHAPELAIN

NEUFMONTIERS

LA BRIGADE MAROCAINE



SAMEDI 5 SEPTEMBRE 1914

entre 16 et 17 heures

L'ASSAUT DU BOIS DU TELEGRAPHE

On trouve aussi un récit de la mort de Péguy par un témoin à l'adresse :

http://padage.free.fr/peguy_tue_le_5_septembre_1914_152.htm

Jeudi 10 septembre 1914

Dramatique lynchage à Penchard

18 h 30 : Penchard : après le départ, dans la journée, des troupes françaises à la poursuite des troupes allemandes, un habitant, Hubert de Boxtel (61 ans), à la suite d'accusations, vagues et inconstantes de certains villageois, est injustement suspecté d'espionnage.

Sous la colère des zouaves et des villageois, il est amené dans le salon du notable du village, Eugène Buchet, 81 ans. Là en présence de 3 zouaves, sous-officiers, de Boxtel est brièvement "jugé" par le capitaine, Joseph Poursines, (44 ans) marié et avocat mobilisé.

Celui-ci, est le seul officier le plus élevé en grade, resté au cantonnement.

10 minutes après ce "conseil de guerre" Hubert de Boxtel est emmené par les zouaves, dans les vergers, près du cimetière. Là, il est abattu d'une balle dans la nuque...

Il sera enterré dans un jardin voisin, près du corps d'un soldat allemand...

Après la guerre, son fils aîné, Michel de Boxtel, fit fouiller l'endroit et reconnut les restes de son père, par l'identification de ses bottines et de son pantalon.

Il fit alors procéder à l'exhumation et au transfert du corps dans le cimetière du village.

(nota : en juillet 1915, madame de Boxtel n'habitait déjà plus le village).

En 1935, la concession fut renouvelée, toujours par son fils, pour une nouvelle durée de 15 ans.

Il n'existe plus, depuis 30 ans, aucune trace de cette sépulture dans le cimetière de Penchard.

Hubert de Boxtel, était d'origine alsacienne ...

Il était né le 30 décembre 1853, à Stotzheim, près d'Obernai, dans le Bas-Rhin.

Comble de malheur, en 1871, il avait quitté, à 17 ans, sa province natale pour fuir l'annexion allemande et rester Français !

Au moment de ces circonstances dramatiques, ses 3 fils sont sous les drapeaux français.

L'un deux, habitant Meaux, Louis, 21 ans, du 22^{ème} Dragons, sera tué le 20 octobre 1914, en Belgique.

(Son nom est inscrit sur le monument aux morts de la ville de Meaux).

Hubert de Boxtel était ancien militaire, gendarme, ayant servi dans la garde républicaine, et décoré de la médaille militaire.

Retraité militaire, il est ensuite, durant 6 ans, employé des Postes, à Meaux.

Il avait une résidence dans cette ville où il était honorablement connu.

Après le déclenchement de la guerre, il est détaché fin août 1914, à Penchard, comme facteur auxiliaire pour y suppléer le titulaire du bureau de poste, absent, en raison des événements.

Veuf depuis le 13 mars 1911 de Maria Anna Braun, décédée à Paris, il s'était récemment remarié avec Rose Aline Mignolet. Tous deux venaient de s'installer dans une petite maison, à la sortie du village, sur la route de Monthyon.

Pour les habitants de Penchard, de Boxtel représentait l'inconnu, l'étranger, l'intrus, donc le suspect.

Trois mois après son exécution, son fils, sous les drapeaux en tant que brigadier d'artillerie, porte plainte auprès du Ministre des Postes et demande une enquête sur la mort, sans jugement, de son père.

En octobre 1914, dans un rapport militaire, au sujet du capitaine Poursines, il est écrit :

"Il joue la maladie, réussit à se faire évacuer sur Bordeaux, puis Montpellier où vivent sa femme et sa maîtresse".

Le 16 janvier 1915, Joseph Poursines, fut traduit en Conseil de Guerre, accusé, d'avoir procédé illégalement et sans nul motif sérieux, à l'exécution d'Hubert de Boxtel.

A l'unanimité, il sera reconnu, non coupable et acquitté...

Le 28 janvier 1915, le général Pétain le fera révoquer :

"J'estime que, tant en raison de l'absence de caractère, d'autorité et de jugement dont il a fait preuve dans l'affaire de Boxtel, qu'en raison du manque de dignité qu'il a montré en spéculant sur son état de santé pour se faire évacuer et se rapprocher de sa maîtresse, l'officier d'administration de 1^{ère} classe Poursines E.J.T. a prouvé qu'il était indigne d'être officier. Je demande donc, sa révocation". (Le décret sera publié le 2 mars 1915)

Quant à Hubert de Boxtel, il sera réhabilité le 18 juin 1920, et le Ministère de la Guerre allouera une indemnité de 40.000 francs, à ses héritiers.

